Document généré le 19 avr. 2024 16:22

Continuité

CONTINUITÉ

Le tourisme en milieu autochtone
Sous le sceau de l'authenticité

Guylaine Gill et Jean-Michel Perron

Numéro 92, printemps 2002

L'héritage amérindien

URI : https://id.erudit.org/iderudit/16105ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (imprimé)
1923-2543 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Gill, G. & Perron, J.-M. (2002). Le tourisme en milieu autochtone : sous le sceau de l'authenticité. *Continuité*, (92), 33–35.

Tous droits réservés © Éditions Continuité, 2002

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Sous le sceau de l'authenticité

Paradoxalement, c'est peut-être en étant les plus fidèles à leurs traditions que les peuples autochtones pourront établir une relation durable et égalitaire avec les autres cultures. Car lorsqu'ils se déroulent sous le sceau de l'authenticité, les échanges deviennent des invitations à la solidarité. Un nombre croissant de touristes veulent vivre cette aventure humaine.

par Guylaine Gill
et Jean-Michel Perron

Le tourisme autochtone en est à ses premières armes et pourtant il se révèle déjà un outil prometteur pour le développement économique des communautés amérindiennes et pour la pérennité de leur culture. Des gens comme Gordon Moar, qui fait figure de pionnier avec 10 ans d'expérience dans le domaine, pourront peut-être bientôt en vivre. En attendant, Gordon continue de proposer aux voyageurs en quête de véritables échanges et de réelles expériences humaines son site traditionnel avec ses tentes montagnaises impeccables, ses repas authentiques et ses récits qui vous gardent pendant des heures le soir autour du feu.

Ce nouveau tourisme, que pratique Gordon à son chantier forestier de la réserve faunique de l'Ashuapmushuan, à 90 minutes au nord-ouest de Saint-Félicien, détonne avec ce que les autochtones

Le wigwam du site de villégiature Papinachois à Betsiamites.
Photo : Michel G. Maillard

Sur le site de Mikuan II au nord-ouest de Saint-Félicien, Gordon Moar, un pionnier du tourisme autochtone, transmet son savoir aux voyageurs désireux de connaître une expérience véritable.

Photo : Xavier Dachez

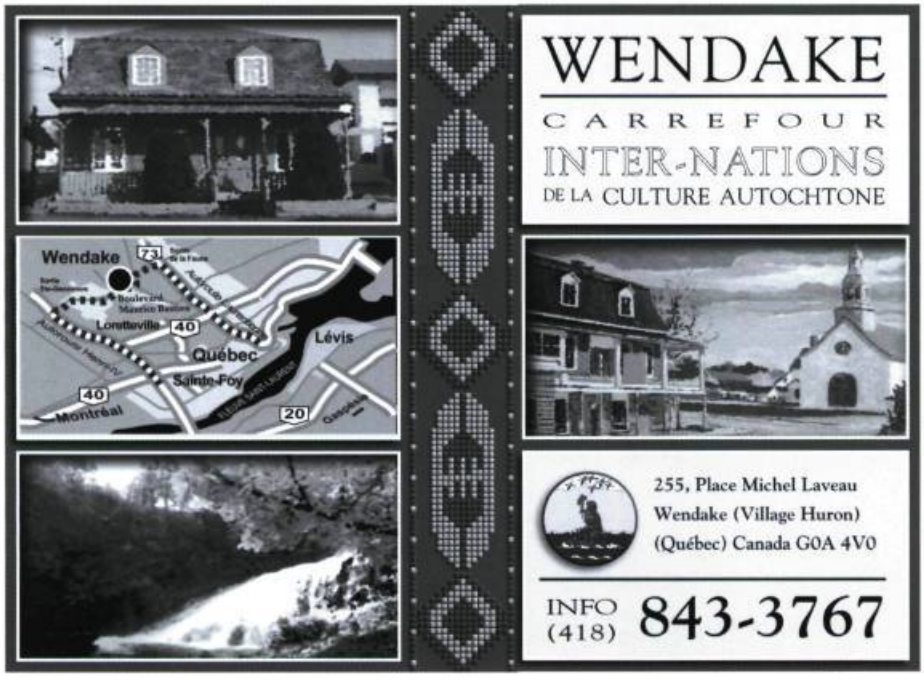
avaient connu dans le passé. Pour eux, l'expérience touristique se résumait à servir de guides dans les pourvoiries et à vendre leur artisanat typique.

Le tourisme comme une bouée

Traditionnellement nomades, chasseurs, pêcheurs et cueilleurs, des nations comme les Cris, les Inuits, les Innus (Montagnais), les Attikameks, les Algonquins ou les Naskapis ne pouvaient guère s'intéresser au tourisme. Avec la triste période des pensionnats obligatoires et de la sédentarisation dans les réserves, un fossé culturel s'est creusé entre deux générations d'autochtones. Conséquence inévitable : une menace a pesé et pèse encore sur les traditions basées sur la transmission orale et l'apprentissage pratique. Aujourd'hui, avec une population de 72 000 individus dont 60 % ont moins de 25 ans, plusieurs des 54 communautés autochtones du Québec vivent des situations graves. De nouvelles voies de développement économique doivent être explorées. Les traités récents entre le gouvernement du Québec, les Cris, les Inuits et les Naskapis (1975, 1978 et 2002) créent une disparité en termes de richesse économique avec les autres nations autochtones.

Dans ce paysage de tensions, de pressions et de quête de solutions, le tourisme apparaît depuis quelques années comme un outil de développement économique intéressant. Les avantages qui y sont liés sont en effet bien réels : le tourisme permet un contrôle plus facile des impacts environnementaux en comparaison avec d'autres activités telles que l'industrie forestière ; avec le tourisme, les jeunes peuvent demeurer dans leur communauté ; et, surtout, le tourisme nourrit la fierté d'être autochtone et stimule l'intérêt des jeunes pour les traditions et les valeurs fondamentales.

L'activité touristique autochtone actuelle tourne autour de 150 entreprises privées ou propriétés des communautés, soit des pourvoiries, des hôtels, des musées (voir l'article d'André Michel, page 43), des centres d'interprétation, des boutiques d'artisanat, des sites traditionnels et des bateaux d'observation. En fait, les entreprises autochtones tournées vers le tourisme ne représentent que 1 % du nombre total de ce type d'entreprises au Québec. Ce secteur d'activité est pourtant promis à un avenir prometteur. Des modèles de gestion touristique existent déjà. On n'a qu'à penser à la communauté d'Essipit (Les Escoumins), sur la Côte-Nord, qui possède et gère avec succès plusieurs pourvoiries, des condos et des chalets ainsi que des bateaux pour l'observation des baleines. En outre, on observe une demande croissante pour l'écotourisme (grands espaces, observation de la nature), les aventures douces (marche à pied, canot, camping, etc.) et, surtout, l'expérience authentique. Dans ce contexte, le tourisme par les autochtones et chez les autochtones devrait per-



mettre au Québec de se démarquer sur la scène internationale. Mais deux étapes sont nécessaires pour réussir ce développement : la qualité du produit et le développement des types de produits.

Pour un tourisme de qualité

Depuis maintenant deux ans, la Société touristique des autochtones du Québec (STAQ) a développé des normes de qualité et d'éthique. Elle offre ainsi à toute entreprise touristique une grille d'analyse et un soutien sur le terrain pour tout ce qui touche à l'authenticité, au respect de l'environnement, à la sécurité, à l'interprétation, etc. Le plus grand défi est de trouver des individus capables de transmettre leur culture et qui sont en mesure de supporter les premières années en affaires sans garantie rapide de rentabilité. Il faut donc que ces autochtones se réapproprient, si ce n'est déjà fait, leur propre culture et traditions avec l'aide des anciens de la communauté. Quelques dizaines de sites et d'attractions autochtones répondent déjà à ces normes.

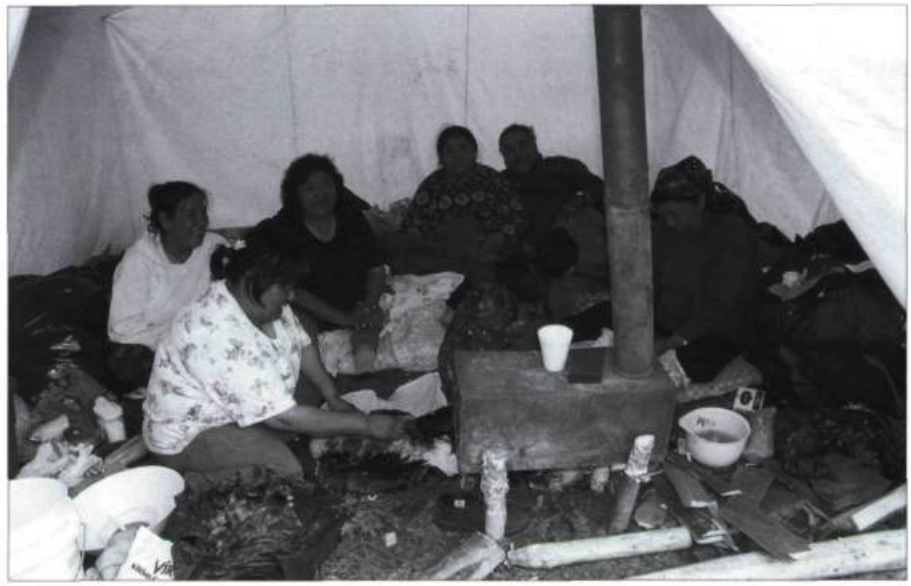
Le potentiel de développement est remarquable, mais il ne pourra être exploité sans l'accord et la volonté de chacune des communautés. Ce développement touristique autochtone s'inscrit parfaitement dans ce qu'il est convenu d'appeler le tourisme équitable et responsable. La Charte du tourisme durable, adoptée à Lanzarote (île des Canaries) en 1995, prévoit que le tourisme « doit être supportable à long terme sur le plan écologique, viable sur le plan économique et équitable sur le plan éthique et social pour les populations locales ».

Les Amérindiens et les Inuits, qui ont « inventé » le canot, les raquettes et le kayak et qui possèdent encore une solide connaissance de leur territoire, peuvent développer un tourisme d'aventure. Les seuls autochtones qui offrent actuellement ce type de tourisme sont les Algonquins de Pikogan qui proposent des expéditions en canot sur la rivière Harricana.

L'observation de la faune constitue aussi un attrait de premier plan pour les amateurs d'écotourisme. Les autochtones ont ici beaucoup à proposer. Pensons aux 900 000 caribous du Nord facilement observables en juin, près de Kuujjuaq, ou encore aux 150 ours polaires des Twin Island, ces deux petites îles à proximité de Wemindji, un village cri de la baie James.

Des évènements typiquement autochtones possèdent un fort potentiel touristique. C'est le cas de plusieurs pow-wow, tel celui de Kahnawake près de Montréal, ou de la fête de la chanson amérindienne à Maliotenam (Sept-Îles).

L'archéologie amérindienne aussi peut attirer son lot de touristes. Les autochtones sont arrivés au Québec il y a 8500 ans et plus d'une dizaine de sites « préhistoriques » (avant l'arrivée des premiers Européens) attestent cette présence. À ce jour, ces sites, pourtant d'une importance majeure, ne sont connus que des autochtones et de certains spécialistes. Or, les voyages thématiques, portant entre autres sur l'archéologie, s'inscrivent dans un fort courant à l'échelle mondiale. Il y a donc là matière à développement, même si le potentiel archéologique amérindien demeure limité en termes de volume. Parmi les sites à développer, il y a celui de la communauté crie de Waskaganish qui s'ouvre au monde touristique avec l'arrivée d'une route longue de 102 kilomètres au printemps 2002. Avec les nombreux vestiges amérindiens et européens qui s'y trouvent, dont des navires naufragés et des artefacts du Fort Charles fondé par Radisson et sieur des Groseillers en 1668, le site ne manque pas de potentiel.



Des femmes autochtones préparent un festin traditionnel.
Photo : Michel G. Maillard

Le tourisme en milieu autochtone prendra certainement un essor considérable au cours des prochaines années. Son avenir dépend toutefois de la volonté des jeunes de s'approprier leur culture ancestrale et des répercussions qu'auront les différents traités entre les nations et les gouvernements. Si l'équilibre est atteint entre l'exploitation des ressources naturelles et le développement durable du potentiel touristique, il n'est peut-être pas si loin le jour où les Gordon Moar pourront vivre du partage auquel ils convient les voyageurs assoiffés de découvertes.

Guylaine Gill est directrice générale de la Société touristique autochtone du Québec et Jean-Michel Perron est directeur général de Tours innu.

Pour en savoir davantage sur 20 ans de publication sur le patrimoine québécois, consultez l'index du magazine *Continuité* à l'adresse Internet : www.cmsq.qc.ca